

" tant qu'à nous, en tranchant la situation par un rappel que vous motiverez comme bon vous semblera.

" Mon mari, trop souffrant pour vous écrire lui-même, me charge de vous transmettre ses amitiés de vieux camarade, auxquelles je joins mon meilleur souvenir.

" B. de Paulhac, "

Le cher colonel n'avait eu garde de désobliger son vieil ami qu'il était loin de croire étranger à ce complot ; aussi s'était-il empressé de rappeler le lieutenant, sous un prétexte que celui-ci ne s'expliqua jamais.

Constantin se trouva donc entièrement abandonné dans son épreuve, au moment où les conseils et les secours de l'amitié lui eussent été le plus nécessaires.

Il était amoureux, amoureux au fond de l'âme, amoureux dans toutes les fibres de son cœur. L'absence d'Antoinette lui semblait un supplice intolérable. Et ce supplice lui était infligé à l'instant où il avait cru atteindre au bonheur suprême ! il eût donné sa vie pour revoir son cher visage. Ce n'est pas qu'il lui trouvât cette beauté sensuelle et *troubante* si fort de mode, à présent, bien au contraire ! Elle le charmait parce qu'elle possédait la beauté véritable, la beauté pure et consolante qui apporte au foyer la paix avec le bonheur. Il aimait ses yeux bruns parce qu'ils étaient beaux, sans doute ; mais aussi parce que, dans leur doux éclat, brillaient l'intelligence et la bonté ; il aurait attendu des heures pour la voir sourire, parce que sa bouche était exquise, assurément ; mais aussi parce que ce sourire si jeune et si franc disait toute l'innocence de son âme. Et voilà qu'elle lui était ravie, ravie pour toujours, peut-être... Qu'était-ce que ce projet dont avait parlé Mme de Paulhac ? Pourtant, il avait bien cru qu'elle l'aimait, ce soir-là, dans le kiosque. Ces regards si doux, ce frémissement de sa main dans les siennes... Mais elle était si bonne ; peut-être avait-il pris pour l'expression de l'amour celle de la pitié de son cœur généreux... Où la retrouver ? où la revoir ? Donner sa lettre à Mme de Paulhac ? Il savait trop bien qu'elle ne l'enverrait pas.

Enfin, il eut une idée toute simple qui aurait dû lui venir d'abord si son esprit n'avait pas été si troublée ; celle d'écrire à Pierre et d'arriver par lui à découvrir la vérité. Dès que cette décision fut prise, il se sentit rasséréné. C'était déjà une consolation que d'épancher son cœur dans celui de cet ami sincère.

La lettre écrite et envoyée, il consentit à se mettre à table, à la grande joie de sa pauvre Dubois qu'il avait rembarqué d'abord et qui, depuis son retour, le suivait d'un regard piteux de chien battu.

En attendant la réponse, il ne voulut pas retourner chez Mme de Paulhac qui lui était devenue odieuse. Madeleine, depuis qu'il la connaissait mieux, lui plaisait davantage ; seulement Constantin n'était plus assez naïf pour n'avoir pas deviné que sa mère la lui réservait, et qu'il devait à cette prétention les obstacles qu'elle lui avait suscités dans ses vues sur Antoinette. Restait Christiane. Mais, depuis la rechûte de M. de Paulhac, Christiane ne le quittait guère et restait invisible pour les visiteurs. Rien n'attirait donc le jeune homme chez ses voisins où, pendant ces jours d'attente, il n'aurait pu se montrer que contraint et maussade.

Il se confina dans son pavillon, recherchant avec avidité tout ce qui